

Outils aratoires en Afrique

Innovations, normes et traces



C. SEIGNOBOS Y. MARZOUK F. SIGAUT (éds)
KARTHALA / IRD

**Yasmine Marzouk, Christian Seignobos
François Sigaut (éds)**

Outils aratoires en Afrique

Innovations, normes et traces

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

**IRD
213, rue La Fayette
75010 PARIS**

Avant-propos

François SIGAUT

Cet ouvrage fait suite à un premier recueil, *Les instruments aratoires en Afrique tropicale. La fonction et le signe*, publié en 1984 sous la direction de D. Peltre-Wurtz et de C. Seignobos. Il montre qu'en dépit des difficultés, l'effort collectif entrepris il y a quinze ans se poursuit. Le continent africain est en pleine transformation. Mais cela ne signifie nullement que son futur soit désormais tracé, et que son passé doive être rejeté comme un folklore inutile et désuet. En Afrique comme ailleurs, c'est avec les éléments hérités du passé que les hommes recommencent chaque jour à construire leur présent. Il n'y a pas de table rase. Tel est, tel devrait être du moins le véritable sens du terme *développement*. C'est une erreur d'opposer le développement, le changement, l'innovation, la modernité, que sais-je encore, à la tradition. Car il n'existe pas de traditions immuables, même celles que leurs défenseurs donnent comme telles. Et il n'y a pas de groupe humain qui puisse renoncer à ses traditions sans renoncer à exister. C'est pourquoi, qu'on me passe ce truisme, le développement est plus facile dans les sociétés sûres d'elles-mêmes, de leur identité, de leur cohérence, de leur solidité. C'est pourquoi également le développement implique la reconnaissance des traditions. Ce précepte n'a rien de nouveau. Il figurait déjà en substance dans la préface rédigée par Y. Henry pour ce qui est devenu un classique, *La culture du riz dans le delta du Tonkin*, de R. Dumont, en 1935. S'il y a une tradition néfaste en Afrique, c'est bien d'abord l'ancienne obstination des *développeurs* – ce mot est à lui seul toute une caricature – à ignorer la réalité des agricultures qu'ils prétendent moderniser.

Or cette réalité, l'outillage en est la pierre de touche, pour ainsi dire. Non pas par on ne sait quel privilège, qui ne pourrait être qu'arbitraire. Mais parce que chaque agriculture est avant tout un système de pratiques, un *faire*, et parce que c'est dans la forme des outils que ce *faire* laisse sa marque la plus immédiatement visible de l'extérieur. Chaque agriculture résulte de la

combinaison d'une multitude d'éléments de l'environnement physique et humain : climats et sols, plantes et animaux, régime foncier et organisation familiale, débouchés commerciaux et ressources en énergie et en engrais, etc. A ces éléments correspondent des points de vue différents, ceux de l'agronome ou du sociologue, du zootechnicien ou de l'économiste, du géographe ou de l'ingénieur du génie rural, etc. Tous ces points de vue sont nécessaires et légitimes. Mais si on veut comprendre comment chaque agriculture fonctionne, comment tiennent ensemble les éléments qui la composent, il faut observer ce que font les agriculteurs (-trices) et surtout *comment* ils le font. Sinon, l'agriculture n'est qu'une boîte noire, identifiée certes par ce qui y entre et ce qui en sort, mais où la relation entre les deux reste obscure. En toute rigueur, l'outillage n'est lui aussi qu'un élément parmi les autres, et il est aussi possible et légitime de le traiter comme tel. On peut le traiter comme un intrant représentant une certaine part des charges de l'exploitation. On peut le considérer comme un élément du patrimoine culturel : il y a manifestement une géographie et une histoire des formes d'outils agricoles qui mériteraient mieux que l'ignorance dont elles sont traditionnellement l'objet. Mais l'avantage de l'outil, c'est de mener directement au *faire*. L'outil le plus rouillé trouvé dans les réserves poussiéreuses du musée le plus mal tenu nous appelle littéralement à le prendre en main et à mimer les gestes susceptibles de nous le faire comprendre. Il existe certes des techniques sans outils, les « techniques du corps » de Marcel Mauss, qui nous enseignent que le corps est toujours présent dans l'action technique. Mais en agriculture, elles sont relativement peu nombreuses, et elles ne sont de toute façon pas dissociables des techniques outillées qui les avoisinent dans le réseau des activités du groupe. Si, en somme, le geste n'implique pas toujours un outil, l'outil, lui, implique toujours un geste. C'est peut-être parce que nous savons cela d'instinct que les outils ont pour nous une telle puissance d'évocation.

Y a-t-il des styles régionaux en matière d'outils aratoires ? C'est en tout cas une impression à laquelle on n'échappe guère, et que confirmerait le compte, si on pouvait le faire, de toutes les houes rapportées chez eux comme souvenirs par d'anciens coloniaux et d'ex-coopérants. Une collection de houes africaines, comparée à des collections semblables de houes européennes, proche-orientales, chinoises, etc., ferait apparaître des caractéristiques propres à chaque sous-continent. Par exemple, l'emmanchement à soie fichée dans la tête renflée du manche, si commun en Afrique, semble ignoré en Europe et en Asie. Et comme l'a remarqué J. Kawada, l'Afrique ignore les lames à deux ou plusieurs dents si courantes en Europe et en Chine. Une fois que quelqu'un les a repérées, ces différences deviennent presque évidentes. Il en est certainement bien d'autres, non encore repérées, qui ne se livreront qu'à un examen plus approfondi. C'est pourquoi il n'est pas

fallacieux de s'intéresser au style des outils. Un style, c'est bien sûr une apparence, mais c'est aussi une réalité derrière cette apparence, et c'est une quantité indéfinie de questions posées par cette réalité. Parler de style en ce sens ne procède pas seulement d'un souci d'esthétique, qui d'ailleurs ne serait nullement déplacé ici – il y a une esthétique de l'outillage, qu'il faudra bien prendre en compte un jour. Parler de style, c'est reconnaître l'existence de questions qu'on ne sait pas encore poser clairement. Il est alors indéniable qu'il y a bien un style africain des outils aratoires, par opposition à des styles européen, chinois, etc. Et bien sûr, il y a également, en Afrique même, des styles régionaux qui diffèrent les uns des autres et qui donnent une idée de la tâche qui attend les chercheurs.

Au-delà de ces questions de style, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici une fois de plus les aspects les plus simples et les plus généraux de la spécificité africaine en matière d'outils agricoles. Depuis près de deux mille ans, l'Afrique au sud du Sahara connaît et emploie le fer mais ignore l'attelage ; or l'une et l'autre conditions sont éminemment favorables au développement des outils à bras. L'emploi du fer rend possible une diversification des formes absolument inconnue dans les agricultures sans métal. Et l'absence d'attelages, c'est-à-dire l'absence d'arares, de herses, et même des traîneaux à dépiquer si caractéristiques de l'immense écharpe de régions qui s'étendent de l'Espagne à l'Asie centrale et à l'Inde, fait reposer toutes les tâches sur la force des bras des hommes et des femmes. Cette dissociation sur la très longue durée de deux facteurs étroitement liés ensemble dans toutes les civilisations de l'Eurasie a longtemps semblé paradoxale aux africanistes, au moins en ce qui concerne les régions exemptes de trypanosomiase. J'ai moi-même proposé de l'imputer aux techniques de semis propres aux principales céréales de ces régions, le mil à chandelle et le sorgho. Je ne renie pas cette hypothèse, qui a l'intérêt de rendre parfaitement compte de l'exception éthiopienne. Mais c'est une hypothèse de nature spéculative, et qui est destinée sans doute à le rester longtemps faute de documents historiques. Il y a place à côté d'elle pour une autre réflexion, de caractère plus économique, qui a l'avantage de s'appliquer aussi bien au présent qu'au passé.

L'idée est que l'emploi des animaux de trait n'améliore la productivité du travail humain qu'à certaines conditions, bien précises. Deux d'entre elles sont, par exemple : que les animaux soient employés pendant assez longtemps dans l'année pour qu'il soit profitable de les dresser et de les entretenir le reste du temps ; que leur entretien (gardiennage, affouragement, abreuvement...) ne coûte pas plus de travail humain qu'il ne permet d'en remplacer. Ces deux conditions sont loin d'aller de soi, surtout dans les pays tropicaux à courte saison des pluies. Elles ne sont pas non plus les seules, et il faut tenir compte de facteurs comme les activités de transport hors saison, qui

peuvent étendre considérablement l'emploi des animaux dans l'année, ou le marché des bestiaux, qui peut permettre de se défaire à bon compte des bêtes oisives. Ce n'est pas le lieu ici de développer ces questions. Si je les évoque, c'est pour rappeler que la culture attelée n'a jamais, en Afrique ni ailleurs, de supériorité intrinsèque sur la culture à bras. Elle en a si peu que même en France, les trois quarts du vignoble sont restés cultivés à bras jusqu'à la fin du XIX^e siècle, quand le phylloxéra obligea à changer complètement le mode de plantation des vignes – ce qui explique d'ailleurs que la France ait eu, alors, une diversité dans les formes de houes qui ne le cède qu'à celle de l'Afrique. Dans ce domaine, tout est affaire de calcul, et d'un calcul dont les éléments diffèrent dans chaque cas particulier. C'est ce qui fait de l'Afrique, et de l'Afrique actuelle en plein mouvement, un terrain passionnant pour les études comparatives.

Le calcul en question n'est pas uniquement économique, d'ailleurs. Il y a aussi un calcul social, qui fait intervenir des éléments aussi divers que le sexe, le rang, l'idéologie, etc. Que les outils puissent différer suivant que leurs utilisateurs sont hommes ou femmes, libres ou captifs, nobles ou roturiers, immigrés ou autochtones, etc., cela n'est plus à établir. Mais si ces faits sont particulièrement bien visibles en Afrique tropicale, on aurait tort d'y voir une particularité propre aux sociétés africaines, notamment en ce qu'elles auraient de plus traditionnel que d'autres. Le choix des outils est partout dans le monde le résultat d'un calcul social autant qu'économique. Et si ce qu'on appelle modernité change certaines données de ce calcul, elle ne l'abolit nullement. Une ethnographie détaillée des pays dits développés ferait sans doute apparaître que dans certaines activités, des considérations de sexe, de rang ou de mode interviennent aussi fortement dans le choix des outils. Et en Afrique même, il est clair que les propositions de modernisation technique doivent souvent davantage à des présupposés idéologiques qu'à des raisonnements strictement techno-économiques. Comment pourrait-il en aller autrement, du reste, puisque la notion même de modernité relève de l'idéologie ? Rien ne l'illustre mieux que l'histoire de la *bananga* que nous racontent C. Seignobos et O. Iyebi-Mandjek. Des histoires de ce genre, il y en a probablement eu d'innombrables depuis les débuts de l'ère coloniale en Afrique. Ce qui est peu fréquent, c'est que la mémoire en soit gardée. Tant il est vrai que l'oubli de leurs effets les plus fâcheux est une condition nécessaire à la préservation des idéologies.

Enquêter sur un outil oblige tôt ou tard à affronter cet oubli structurel, si on peut le qualifier ainsi. Ce n'est donc pas un hasard si les études qui partent des outils prennent si souvent une dimension historique et aboutissent si régulièrement à remettre en cause les idées reçues. La série de malentendus comme emboîtés les uns dans les autres que dénonce M.-C. Dupré dans l'histoire coloniale des monts Du Chaillu, à la frontière entre le Congo et le

Gabon, est exemplaire à cet égard. Si « l'agriculture de forêt est invisible », c'est en grande partie parce qu'elle était sans outils... du moins sans outils dignes de ce nom aux yeux des explorateurs et des fonctionnaires français qui les ont suivis. Les objets de musée sont alors les derniers indices tangibles d'une réalité effacée, et les premiers éléments d'un nouveau questionnaire pour retourner à sa recherche sur le terrain.

Dans la plupart des cas, cependant, les agricultures indigènes ne sont pas invisibles, elles sont seulement défigurées par ceux qui n'y voient qu'archaïsme et routines. Cette manière de voir, plus exactement de mal voir, n'est rien moins que nouvelle : en France, elle apparaît à la fin du XVIII^e siècle et ce sont les paysans français qui en font les frais. Comme elle ne résiste pas à l'examen, elle est très vite critiquée et réfutée. Nulle part, à condition d'y regarder d'assez près, on ne trouve cet attachement aveugle à des coutumes immuables qui serait le propre des sociétés primitives. Partout, au contraire, on trouve soit des changements, soit un équilibre maintenu au prix d'ajustements incessants entre quantité de variables différentes.

Tout cela peut apparaître aujourd'hui comme une évidence, voire une banalité. Mais c'est une évidence qu'il vaut la peine de rappeler encore et toujours, tant l'opinion contraire continue à séduire par la facilité qu'elle offre aux ignorants de juger sans comprendre. C'est pourquoi il est essentiel de dire qu'au Maroc, « chaque araire est façonné par l'artisan au cours d'un dialogue minutieux avec le client » (J. Chiche). Car ce qui est en jeu dans ce dialogue, c'est bien plus que de simples détails de forme. Il y va de l'adaptation effective des outils aux besoins réels de la pratique, c'est-à-dire de rien moins que de la productivité du travail et de celle du sol. Et il y va du futur de l'artisanat local, de sa capacité à devenir industrie, petite ou grande. Au XIX^e siècle en France, et jusqu'à la dernière guerre, une multitude de firmes locales d'outillage agricole sont nées, dans des conditions fondamentalement semblables à celle de la *pèle* de Korhogo en Côte d'Ivoire (T. J. Bassett), c'est-à-dire autour d'innovations insignifiantes en apparence parce qu'elles n'intéressaient qu'une petite région. Après deux ou trois générations de prospérité, la plupart de ces firmes ont périclité, puis disparu. Rares sont celles qui ont atteint un niveau national, plus rares encore un niveau international, mais cet épisode de concentration est une autre histoire. Pour qu'il y ait concentration, il faut d'abord qu'il y ait eu création, et cette création est nécessairement locale parce que sa raison d'être est de répondre aux besoins d'agricultures singulières. C'est dans le dialogue entre agriculteurs et artisans que se trouve une des clefs du développement.

Certains outils ont eu plus de chance que d'autres avec les chercheurs. C'est le cas de l'iler, que les travaux de H. Raulin il y a trente ans ont rendu célèbre. Trois des contributions réunies dans ce recueil, celles de Dominique Guillaud, de Pierre Brassat et de Jouke S. Wigboldus, peuvent être consi-

dérées comme un hommage rendu à celui-ci. Les hypothèses de Raulin en ressortent assez sensiblement modifiées, ce qui est le meilleur témoignage qu'on pouvait porter de leur utilité. L'histoire de l'iler est celle d'une concurrence entre cet outil et d'autres, des houes de modèle « ordinaire », mais il y a aussi, au Niger central, concurrence entre deux formes différentes d'iler, appelées respectivement *haywa ta tsayé* et *haywa ashasha*. Les deux études régionales de D. Guillaud sur l'Aribinda (Burkina Faso) et de P. Brassat sur le département de Maradi (Niger) offrent au lecteur la leçon d'une comparaison particulièrement instructive. Dans ces deux régions, aussi différentes qu'il est possible à des régions sahéliennes de l'être, la multiplicité des facteurs en cause et la complexité des choix devant lesquels sont placés les agriculteurs sont impressionnants. On conçoit, à les lire, que l'histoire de l'iler ne peut pas être simple et qu'elle se révélera sans doute de moins en moins simple à mesure que nous la connaissons mieux. D'une étude extrêmement détaillée sur cette histoire, due à J. S. Wigboldus, et trop volumineuse pour trouver place ici dans son intégralité, nous avons retenu une hypothèse originale qui place le premier foyer d'apparition de l'iler au Sénégal, à l'extrémité occidentale du Sahel. Ce foyer aurait aussi été celui de la domestication du mil à chandelle, à une époque beaucoup plus récente que celle qu'on admet couramment. Tout cela est assez surprenant, et J. S. Wigboldus lui-même présente son hypothèse comme spéculative. Mais ses arguments méritent considération, et cette façon d'aller à l'encontre des idées admises donne toujours à penser.

L'étude de T. Ruf va elle aussi à l'encontre de certaines idées admises. L'araire est présent dans l'iconographie égyptienne depuis quelque cinq mille ans, et cette présence allait tellement de soi qu'on ne se posait plus guère de questions sur les fonctionnements réels de l'agriculture égyptienne aux différentes époques. Le grand mérite de T. Ruf est de dépasser ces évidences trop faciles. En insistant sur l'importance des bouleversements liés à la culture du coton au XIX^e siècle, il met indirectement l'accent sur ce qu'auparavant, l'agriculture dans la vallée du Nil n'était pas. Là encore, certaines réponses surprennent un peu mais donnent à penser. Ce n'est sans doute pas un hasard si plusieurs auteurs manifestent la même tendance à rajeunir des innovations trop facilement situées dans un lointain passé. Au Maroc non plus, nous dit J. Chiche, la présence ancienne de l'araire n'a pas éliminé les outils à bras, tant s'en faut, et cette présence n'est d'ailleurs pas ancienne partout. Rien de plus salutaire que ces remises en cause de traditions qu'on croit anciennes parce qu'elles paraissent immobiles. Au Nord-Cameroun, où la culture attelée n'a pas cinquante ans, Éric Vall montre non seulement que toutes les espèces possibles sont utilisées – ânes, chevaux et bœufs – mais surtout que cette diversité s'organise déjà suivant une géographie assez bien dessinée, qui s'explique à la fois par des considérations

économiques et écologiques et par les traditions d'élevage propres aux différentes populations de la région. Autrement dit, il aura suffi d'un petit demi-siècle pour que l'innovation prenne les apparences de la tradition.

A côté de leurs différences, le Maroc, l'Égypte et le Sahel ont d'importantes ressemblances. La forêt est un autre monde, qui est autre aussi par l'outillage. Au Cameroun, la différence se marque par l'apparition des outils ligaturés (C. Seignobos). Mais dans la plupart des régions forestières, on travaille la forêt autant que le sol, d'où l'importance de la hache et de l'universelle machette. Le terme, on le sait, est un emprunt à l'espagnol : on parlait auparavant de coutelas, de sabre d'abattis, etc. Or la machette est un outil de fabrication européenne, répandu par la traite. De quels outils se servait-on avant elle ?

La question peut paraître anecdotique ou naïve. Pourtant, les contributions de M.-P. Ferry et de M.-C. Dupré répondent fort bien à la curiosité qu'elle exprime. L'outillage agricole des régions tropicales forestières donne souvent l'impression d'être rudimentaire, pauvre ou monotone, et c'est une impression que l'ubiquité de la machette ne fait que renforcer. Elle s'explique si l'on s'en tient au seul catalogue des outils, encore que celui-ci comporte des exceptions aussi spectaculaires que les tarières à igname (S. Bahuchet). Mais c'est le moment de nous rappeler que plus un outil est « simple », plus ses fonctions peuvent être nombreuses d'une part, et plus d'autre part le répertoire de ses gestes d'utilisation peut être varié. Si bien que la description complète d'un outil aussi simple qu'un bâton à planter peut être aussi riche en détails que celle d'un instrument plus spécialisé, mais qui n'aura qu'une seule fonction et une seule série de gestes. De plus, la simplicité morphologique elle-même peut n'être qu'une apparence. Des différences de forme trop minimes pour être repérées au seul examen des outils peuvent être déterminantes pour leurs utilisateurs, au point que ceux-ci identifient deux outils différents là où nous n'en voyons qu'un seul avec des variantes. C'est alors que la linguistique rend les plus grands services. D'une part parce qu'il y a une certaine analogie entre cette problématique de l'identification des objets par leurs utilisateurs, et celle de l'identification des phonèmes d'une langue par ses locuteurs. D'autre part parce que les outils ainsi différenciés sont souvent nommés (quoique, à vrai dire, pas toujours), ce qui facilite évidemment l'analyse.

A côté de leurs usages techniques, les outils ont également des usages symboliques, c'est-à-dire métaphoriques, analogiques, emblématiques, etc. ; la contribution de Marie-Paule Ferry nous le rappelle opportunément. Il n'y a probablement pas de groupe humain dans lequel les outils – les objets en général – n'aient pas leur place dans le système des images, des signes, des correspondances de toute nature dont se servent ses membres pour interpréter le monde qui les entoure. Seulement, ces correspondances ne sont jamais

données d'avance, et encore moins la façon dont on en joue dans la pratique. Un outil peut être connoté comme féminin ici et là, mais pour des raisons complètement différentes, et le fait qu'il soit ou non réservé aux femmes est encore une troisième chose, qui n'a pas de lien nécessaire avec les précédentes.

Parmi les usages pratiques mais non techniques de l'outil, il y a celui de monnaie. On s'est servi comme monnaie de tellement de choses différentes qu'il serait peut-être plus expédient de s'interroger sur celles qui n'ont jamais pu le devenir ! Quoi qu'il en soit, l'usage de fers d'outils comme monnaie, s'il n'est peut-être pas propre à l'Afrique, y a joué dans certaines régions un rôle tout à fait remarquable. Dans une étude qui, elle aussi, remet en cause bien des idées reçues, Béavogui Facinet montre qu'en Guinée, la monnaie de fer, *guinzé*, s'est maintenue jusqu'au début des années 60, ce qui manifeste une belle vitalité pour un système antérieur à la traite européenne et même peut-être à l'islam. En Guinée, ce ne sont pas les outils eux-mêmes, mais soit des ébauches (le grand *guinzé*), soit des pièces plus petites façonnées exprès (le petit *guinzé*) qui servent de monnaie. Au Cameroun, on trouve de véritables outils, mais dont l'emploi semble réservé à des transactions particulières, mariages, dépôts funéraires, héritages, etc. (C. Seignobos). Il est évident qu'il y a là des éléments essentiels pour une ethnographie comparée des systèmes monétaires.

Le Cameroun apparaît, dans l'étude de C. Seignobos, comme un pays d'une diversité telle que le lecteur en retire l'impression, exagérée sans doute, qu'il résume à lui seul presque toute l'Afrique. Mais cette diversité n'est pas présentée de façon statique. Comme partout ailleurs, elle est le résultat toujours temporaire d'une multitude de changements de toute nature et de toute époque, y compris celle d'aujourd'hui. Le grand intérêt du tableau que nous propose C. Seignobos est ce qu'on pourrait appeler une exhaustivité raisonnable, c'est-à-dire qui montre clairement les grandes lignes sans renoncer aux détails quand ils sont nécessaires. Pour la première fois (si on excepte la contribution de J. Chiche), nous avons sous les yeux tous les outils de tout un pays qui s'étend du Sahel aride à la forêt dense et qui a reçu des populations venues des confins est et ouest du continent. Dans ce tableau, nous retrouvons pratiquement tous les facteurs de changement et de non-changement dégagés dans les autres contributions, mais nous les retrouvons ensemble, ce qui permet de les situer les uns par rapport aux autres dans ce qui apparaît alors comme un ordre, une grille de lecture d'une validité extrêmement générale. L'étude de C. Seignobos n'est pas seulement la somme de ce qu'on sait aujourd'hui sur les outils de travail du sol au Cameroun. C'est un modèle de synthèse qui montre ce qu'il est désormais possible d'ambitionner pour l'Afrique entière. A une époque où les choses paraissaient beaucoup plus simples, Leo Frobenius avait entrepris et réalisé en

partie son *Atlas africanus*, tombé depuis dans un oubli à peu près complet. Les contributions de J. Chiche et de C. Seignobos permettent de penser qu'il n'est plus irréaliste aujourd'hui d'envisager à nouveau un projet de ce genre, naturellement sur des bases renouvelées. Ce serait un moyen incomparable de comprendre et de faire comprendre l'exceptionnelle diversité des agricultures africaines.

Je ne peux pas terminer cet avant-propos sans rendre hommage à Y. Marzouk. Ses observations sur la riziculture en Casamance l'ont conduite depuis des années à s'intéresser à deux thèmes négligés bien que fondamentaux pour notre connaissance des agricultures africaines, l'hydraulique et l'outillage. Sans sa ténacité, ce livre n'aurait pas pu franchir les nombreux obstacles qui ont jalonné son parcours jusqu'à la réalisation finale.